

EN SOI



PAR
ANAR AZIMOV

Anar Azimov

En Soi

© Anar Azimov, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9122-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Lviv, 1993 - Église des Saints-Pierre-et-Paul

L'église était froide. Ce genre de froid qui colle aux murs de pierre, peu importe la saison dehors. Irina, six ans, était assise tranquillement à côté de sa mère. Le banc était trop haut pour elle. Ses pieds ne touchaient pas encore le sol depuis le banc en bois poli. Elle portait un collant en laine et ses bottes d'hiver les plus chaudes ; le long manteau gris qu'elle détestait tant était boutonné – sa mère ne l'avait pas laissée l'enlever, affirmant qu'elle attraperait froid.

Irina s'occupait en regardant les longs faisceaux coniques de lumière filtrés par les vitraux de l'église ; elle se disait que les particules de poussière dansant dans la lumière ressemblaient à des fées – ou peut-être à des elfes ? – sortis d'un conte. « Des millions », se serait-elle dit – si elle avait connu ce nombre. Les visages des saints la regardaient depuis le plafond, sévères et lointains, les yeux figés.

Irina commençait à frissonner ; elle s'agitait sur le banc qui grinçait. Sa mère, dissimulant un sourire, lui tapota doucement le genou en guise de rappel silencieux : mains immobiles, corps immobile, regard vers l'avant.

Irina essaya. Elle fit vraiment de son mieux. La voix du prêtre, résonnant contre la pierre, était douce et apaisante. Pourtant, les phrases en latin et en ukrainien qu'il répétait encore et encore – quelque chose à propos de Marie la Vierge et des trois mages avec leurs cadeaux (et Irina aimait les cadeaux) – se succédaient dans un rythme monotone, et elle s'ennuya bien vite.

Désespérée par l'ennui, elle regarda de nouveau le crucifix au-dessus de l'autel. Un homme appelé Jésus y pendait, raide et ensanglanté. L'homme était plutôt jeune et beau, mais ses côtes saillaient. Sa tête barbue penchait dans une douleur épuisée. Irina se sentit désolée pour lui, mais aussi troublée, voire effrayée, par cette souffrance évidente. Elle regarda autour d'elle comme si elle s'attendait à ce que les autres dans l'église ressentent la même chose – une vieille femme lui lança un regard sévère. À cet instant, le flot du sermon du prêtre sembla heurter un rocher dans une rivière – il dit quelque chose d'instructif, quelque chose qui sortait du lot, et les adultes s'agenouillèrent, se signèrent, murmurèrent des prières les yeux clos et les mâchoires serrées. Sa mère les imita, même si ses lèvres bougeaient à peine.

Irina se pencha vers elle. « Maman ? »

Sa mère sursauta légèrement, mais elle lui caressa les cheveux. « Chut, plus tard. »

« Pourquoi montre-t-on Jésus souffrant sur la croix si on l'aime ? »

Sa mère ne répondit pas, mais sa main douce se figea une seconde sur la tête d'Irina, comme pour faire taire à la fois sa bouche et ses pensées.

L'orgue gémit. Irina aimait la musique, aimait la palette de sons de l'orgue qui arrivait comme une cascade majestueuse après le sermon-rivière, cette partie-là lui permettait toujours de faire la paix avec le temps d'église.

Le chœur entonna. Des femmes, le foulard posé lâchement sur la tête, chantaient de leurs voix hautes et douces. Irina écoutait et imaginait des flocons de neige, ou des nuages flottant au-dessus des Carpates comme dans les histoires de Baba.

Après l'Évangile, tout le monde se leva, et le prêtre reparut. C'était un vieil homme au visage doux, rond et rasé de près, ses yeux professionnels et bienveillants derrière ses lunettes rondes. Il parla du péché. Il parla d'obéissance, d'humilité et de sacrifice. Il parla de la mondanité du monde et de la divinité de Dieu. Il haussa la voix pour avertir les fidèles que le monde extérieur était rempli de tentations, et que même les petits enfants devaient apprendre à être sages, silencieux et obéissants.

Irina regarda les adultes hocher la tête, certains murmurant « Amen » avec conviction – probablement l'un des rares mots de latin qu'ils connaissaient. Elle se demanda ce qui les tentait – des bonbons ? éviter les corvées ? mentir ? Quelle punition craignaient-ils ? Son esprit ne pouvait imaginer rien de pire que de se faire gronder à la maternelle.

Après le sermon, tout le monde s'agenouilla de nouveau, et Irina fit de même ; ses genoux lui faisaient mal sur la mince couche de vieux cuir artificiel avec un peu de mousse qui dépassait par les trous, usée par des années de milliers de genoux agenouillés. Une femme derrière eux toussa, longuement et d'un son humide. L'odeur de l'encens donnait le vertige à Irina.

« Maman, on peut partir ? »

Sa mère se pencha cette fois, chuchotant d'une voix tendue : « Nous sommes ici pour Jésus. Pas pour ton confort. » Puis elle sourit légèrement et ajouta : « Encore un peu de patience, ma chérie. »

Irina baissa la tête, mais son esprit vagabondait. Elle pensait à Jésus, seul sur sa croix, nu en plein hiver ukrainien, dans une église à peine chauffée, entouré de ses fidèles qui le regardaient souffrir et appelaient cela sacré. Ça lui semblait injuste. Elle s’imagina à sa place – avoir froid, souffrir, être observée, et que personne n’aide.

Le prêtre leva l’Eucharistie. « Ceci est Mon corps », dit-il.

La congrégation répondit en écho : « Amen. »

Plus tard, pendant la communion, Irina regarda sa mère s’avancer avec les autres. Ils ouvraient la bouche et recevaient l’hostie comme de petits oiseaux nourris à la main. Irina resta derrière. Elle n’était pas encore assez âgée pour la première communion. Ou plutôt encore trop jeune pour l’avoir. Elle était une petite fille sensible. Elle se demanda si le prêtre s’était lavé les mains avant.

Quand sa mère revint, elle sentait la cire et le vin amer. Irina observa son profil. Sa mère était plus jeune que la plupart des autres femmes dans l’église, mais ses joues étaient creuses et ses pommettes saillantes, et ses yeux sombres ne s’adoucissaient jamais pendant la prière.

Elles restèrent jusqu’à la fin de la messe. Le prêtre donna la bénédiction finale, et la congrégation se leva. La dernière note d’orgue résonna encore un peu. Les manteaux bruissaient, les bottes résonnaient sur la pierre.

Dehors, il avait commencé à neiger légèrement. La place était presque vide. Sa mère prit la main d’Irina.

« Les filles sages restent tranquilles à l’église », dit-elle, sans méchanceté.

Irina baissa les yeux vers ses chaussures. « J’ai essayé. »

« Tu dois essayer plus fort. »

Elles marchèrent en silence un moment. La neige crissait sous leurs pas. Le souffle d’Irina formait de petits nuages. Elles passèrent devant un kiosque où des auréoles dorées ornaient les images de prière, et un présentoir de petites croix en argent. Sa mère acheta une bougie et l’alluma dans la chapelle de Marie.

« Pour ta grand-mère », dit-elle.

Irina se hissa sur la pointe des pieds pour voir la statue. Marie portait un manteau bleu et avait l’air douce et fatiguée. Irina la préférait à Jésus. Marie n’avait pas l’air de souffrir.

« Tu crois qu’elle écoute ? » demanda-t-elle.

« Qui donc ? »

« Marie. Tu crois qu'elle écoute vraiment ? »

Sa mère hésita en ajustant son bonnet qu'elle avait mis à la place du foulard en sortant de l'église : « On ne questionne pas. On prie. »

Mais Irina, elle, questionnait. Elle l'avait toujours fait. Même lorsqu'elle récitait le « Notre Père » le soir, elle se demandait où était ce Père, et pourquoi il ne répondait jamais.

Elles rentrèrent chez elles. Les bâtiments le long de la rue étaient vieux et gris, usés par l'Histoire. Sa mère ne parlait pas beaucoup le dimanche. L'église la rendait toujours silencieuse. Pas paisible – juste silencieuse, comme quelqu'un qui pense à quelque chose de trop lourd pour le dire.

Ce soir-là, Irina était assise sur son lit avec un carnet de dessin. Elle dessina Marie tenant l'enfant Jésus, mais fit sourire Marie plus que les statues ne le faisaient. Puis elle dessina Jésus sans la croix. Juste un homme, debout dans un jardin.

Sa mère entra pour la border. « Tu dessines quoi ? »

« Jésus. Mais pas mort. Juste vivant. »

Sa mère regarda, puis soupira. « Ce n'est pas comme ça que ça s'est passé. »

« Mais peut-être que ça aurait pu. »

Sa mère éteignit la lampe. « Bonne nuit, Irina. Ne joue pas avec les choses sacrées. »

Irina ne répondit pas. Ses pensées vagabondaient. Elle imagina une autre église. Une où personne ne pleurait. Une sans culpabilité. Une où on ne disait pas aux gens qu'ils étaient pécheurs. Peut-être une où les enfants pouvaient parler pendant la prière. Elle ne le savait pas encore, mais une partie d'elle avait déjà commencé à s'éloigner de l'église.

Lviv, 2003 - Lycée catholique – Salle des fêtes

Autrefois un gymnase, puis la meilleure école du « Lviv soviétique », c'était désormais un lycée catholique, transformé ce jour-là en salle de débat improvisée : des chaises alignées soigneusement, une longue table en bois à l'avant recouverte d'un tissu rouge fané, et un crucifix dominant le tableau noir tel un juge silencieux. Irina était assise raide au centre de la table, ses notes pliées en trois, une main crispée sur le bord de sa chaise. Une douzaine d'élèves attendaient, à moitié curieux, à moitié blasés. Le thème avait été annoncé il y a des semaines : « La foi est-elle supérieure à la raison ? »

Son équipe défendait la position négative.

Elle jeta un regard au bout de la table vers ses deux coéquipiers — des garçons du club de physique qui semblaient plus intéressés par l'argumentation pour le plaisir que par conviction. Irina, elle, attendait ce moment depuis longtemps. Enfin, quelqu'un posait la question qu'elle se posait depuis qu'elle était enfant sur les bancs de l'église Saints-Pierre-et-Paul. Enfin, elle pouvait parler sans chuchoter.

L'équipe adverse venait de terminer. Leur meneuse, une fille douce à la croix d'argent autour du cou, avait cité Saint Augustin et terminé sur une phrase émouvante : le mystère serait à la racine de toute sainteté.

« Merci », dit le modérateur, un professeur de littérature au regard las qui avait probablement renoncé à contenir la passion de cette salle. « La parole est à Irina Holub. »

Irina se leva lentement. Elle portait son uniforme scolaire — jupe bleu marine, chemisier pâle, la broche en forme de croix discrètement retirée ce matin-là. Ses cheveux étaient tirés en arrière, mais quelques mèches s'étaient échappées pendant les discours. Elle ne les repoussa pas.

Elle s'avança vers le pupitre et regarda ses notes : des citations et idées de Camus, Nietzsche, Russell, et cetera, et cetera, et cetera.

« Je veux commencer en disant que je respecte la foi », dit-elle en balayant la salle du regard. « Mais le respect n'est pas l'adhésion. Et ce que je ne peux pas accepter — ce que je refuse d'accepter — c'est que le mystère serve d'excuse à la contradiction. »

Sa voix n'était pas forte, mais calme et assurée. Elle l'avait répétée devant le miroir, harmonisant le ton à la pensée, l'émotion au rythme.

« Toute ma vie, on m'a dit que je ne devais pas questionner la Trinité. Que je devais l'accepter par la foi. Que Dieu est trois mais aussi un. Que le Père n'est pas le Fils, que le Fils n'est pas l'Esprit, et pourtant qu'ils sont les mêmes. Mais quand je demande comment cela peut avoir du sens, on me dit que je n'ai pas besoin de comprendre. On me dit que le mystère fait partie de la sainteté. Eh bien — pourquoi ? »

Elle laissa planer le silence. Le modérateur leva un sourcil. Une des sœurs au fond de la salle bougea sur sa chaise.

« Si quelque chose défie toute logique, toutes les catégories de la raison, alors j'ai le droit de me demander si cela a jamais été destiné à être compris — ou simplement accepté pour préserver le pouvoir. »

Un frémissement parcourut la salle.

Les doigts d'Irina tremblaient légèrement, mais elle les cacha derrière le pupitre.

« La Trinité n'est pas une vérité. C'est une formulation. Un dogme forgé des siècles après la mort de Jésus de Nazareth — un homme juif qui, d'après les sources historiques, n'a jamais prétendu faire partie d'un Dieu trinitaire. Il parlait de son Père. Le concept du Fils consubstantiel est venu plus tard, au cours de conciles dirigés par des empereurs. »

Un professeur murmura quelque chose à un autre. Irina continua.

« Mais allons plus loin. Parlons de la culpabilité. On m'a dit, depuis que j'étais assez grande pour apprendre les prières, que je suis née coupable. Que j'ai hérité du péché de deux personnes ayant vécu il y a des milliers d'années dans un jardin qui n'a peut-être jamais existé. »

Elle s'éloigna maintenant du pupitre, marchant lentement.

« On me dit que Jésus est mort pour moi. Que je devrais ressentir du chagrin chaque fois que je le vois pendu à une croix. Que je devrais murmurer des prières de remerciement et porter la culpabilité comme un ruban autour du cou parce qu'il a souffert à ma place. Mais j'étais une enfant. Je n'avais rien fait. »

Elle s'arrêta et fit face à la salle.

« Ce n'est pas de l'humilité. C'est du chantage émotionnel. »

Un souffle choqué monta du dernier rang. Un enseignant se leva, mais le modérateur leva la main et acquiesça à Irina. « Elle a la parole. »

« La culpabilité », reprit-elle, « peut être un outil de croissance personnelle. Mais dans l'Église, elle est trop souvent utilisée comme une laisse. C'est ce qui maintient les bancs remplis. C'est ce qui étouffe le doute. On n'a pas le droit de questionner quand on vous dit que vos questions sont elles-mêmes des péchés. »

Elle revint à la table et déplaça ses notes. Elle leva un exemplaire du catéchisme.

« J'ai lu ceci. Pas seulement des extraits — tout. Et ce qui me frappe, c'est à quel point il parle en rond. À quel point il évite d'expliquer, et préfère déclarer. Il dit que 'le mystère de la Trinité est inaccessible à la seule raison. 'Et pourtant, on nous dit que c'est le mystère central de la foi chrétienne. »

Elle marqua une pause pour reprendre son souffle.

« Mais voici ce que me dit la raison : qu'un Dieu qui exige ma foi tout en refusant ma compréhension n'est pas un Dieu que je peux aimer. »

Un silence glacial s'installa.

« Et enfin, le clergé », dit-elle. « L'institution qui me dit que j'ai besoin d'un intermédiaire pour parler à Dieu. Que moi, une fille, je dois confesser mes péchés les plus profonds à un homme qui ne se mariera jamais, qui n'élèvera jamais une fille, qui ne saura jamais ce que c'est que de saigner chaque mois et d'être pourtant traitée comme impure. Je dois l'appeler mon Père. Je dois obéir à ses lois morales même s'il ne connaît rien de la vie en dehors des Écritures et du séminaire. »

Elle serra le papier dans sa main.

« Mais je ne crois pas que Dieu ait besoin de représentants en robes brodées d'or. »

Sa voix s'adoucit.

« Je crois que si Dieu existe, Il — ou Elle — ne se cache pas derrière des vitraux et du latin. Il n'a pas besoin d'encens ni d'intermédiaires. Et Il ne parle pas uniquement à travers les hommes. »

Elle laissa planer le silence.

« Je rejette la Trinité parce qu'elle est illogique. Je rejette la culpabilité héritée parce que je ne porterai pas des fardeaux qui ne sont pas les miens. Et je rejette